

La quête des origines

Les routes migratoires anciennes

Projetable en transparent

LES Japonais sont particulièrement préoccupés par la question de leurs origines. Le dernier ouvrage (octobre 2000) d'Amino Yoshihiko, un célèbre historien, intitulé *Qu'est-ce que le Japon ?* s'est ainsi vendu à plus de 140 000 exemplaires, chiffre exceptionnel pour ce type de publication scientifique à la lecture ardue. La reconstitution touristique du site archéologique de Yoshinogari attire de très nombreux visiteurs. Les fouilles menées depuis 1989 ont provoqué une véritable fièvre au Japon car ce site pourrait bien correspondre à la cité de la mystérieuse reine Himiko décrite par d'antiques annales chinoises.

Revue spécialisée et grands médias cultivent cette "recherche des racines" (*rûtsu fukashi*), expression où le rapprochement avec l'anglais (*roots* pour *rûtsu*) témoigne à la fois d'une préoccupation qui est singulière tout en se voulant identique à celle d'autres peuples. Le discours dominant et de nombreux éléments ont en effet persuadé les Japonais de leur particularisme et de leur unicité socioculturelle.

Les progrès scientifiques permettent d'éliminer les discours mythiques ou les théories endogéniques. Les recherches génétiques les plus récentes sur les ossements humains ou les vestiges de plantes cultivées permettent désormais de se faire une idée plus précise des différents stades de peuplement de l'archipel japonais. Elles ont révélé que les traits phénotypiques (groupes sanguins, gènes, antigènes...) des Ainu et des Ryûkyûans étaient très proches, que leur dentition était similaire à celle des populations Jômon et qu'elle se rapproche de celle des Négritos philippins. Les recherches génétiques ont aussi montré que le chien de l'espèce de Hokkaidô, familier des Ainu, n'est pas de race polaire mais qu'il

correspond aux espèces de l'Asie insulaire méridionale (Taiwan, Bali, Bornéo, Ryûkyû).

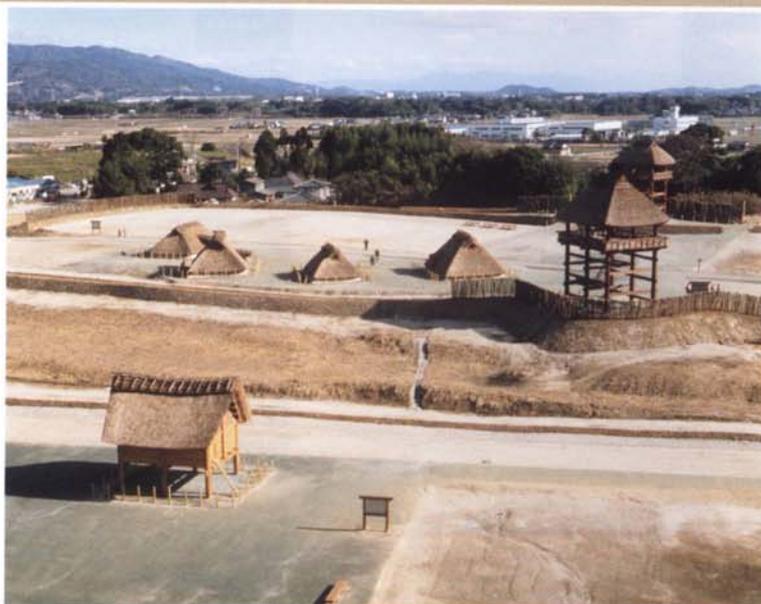
Ces éléments tendent à prouver l'origine sundanaise, méridionale, des Ainu, contrairement à ce qu'on pensait jusque-là, même si par adaptation ou par influences sibériennes, leur culture est de type septentrional. Ainu et Ryûkyûans sont probablement les lointains descendants des populations Jômon refoulées aux extrémités nord et sud de l'archipel par l'arrivée des peuples traversiers Yayoi. Ceux-ci ont, au contraire, des caractéristiques phénotypiques proches des Mongoloïdes septentrionaux et des Coréens.

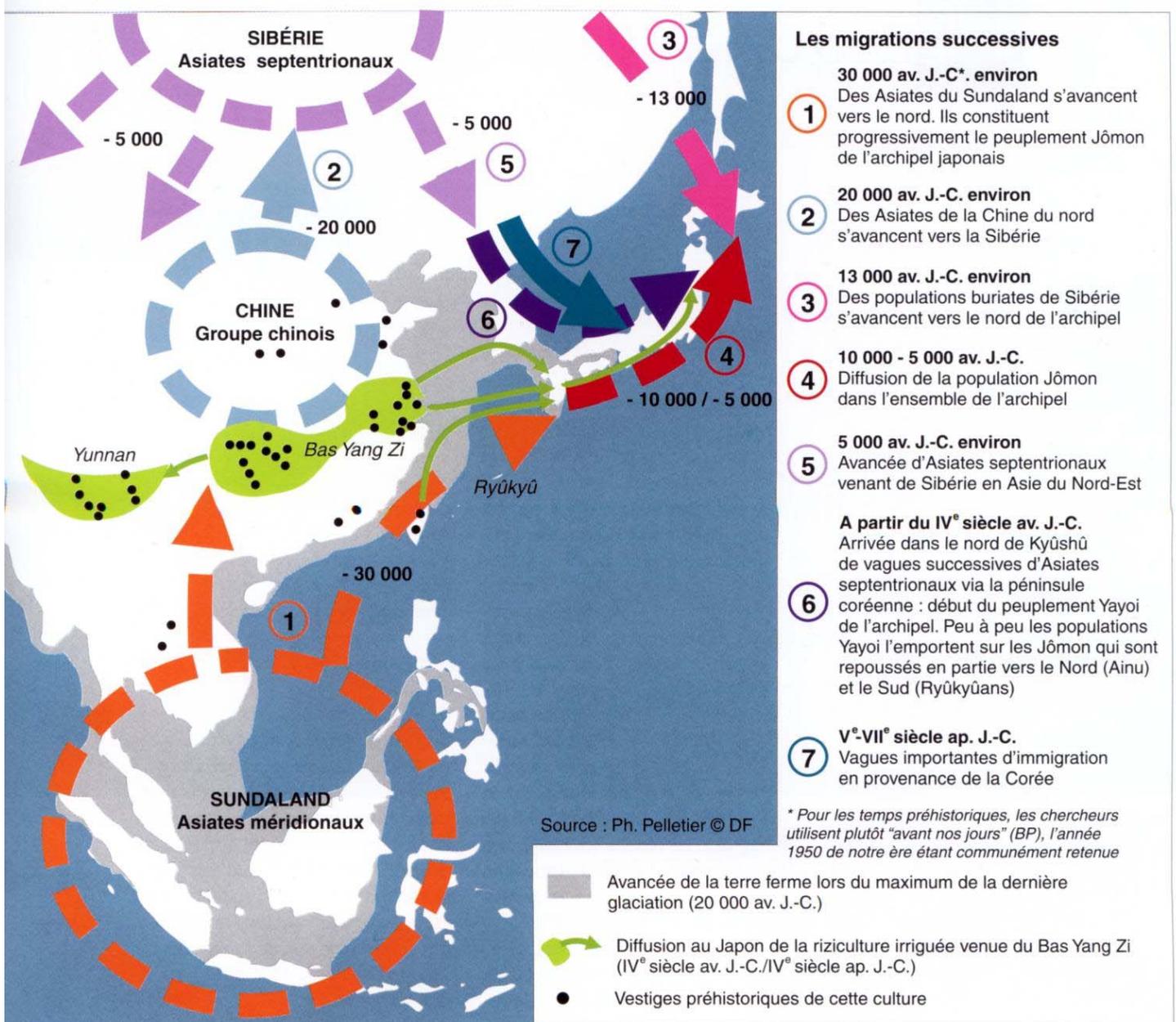
Mais il reste certains "mystères", concernant la langue notamment. Les trois quarts du vocabulaire du proto-japonais, langue japonaise antique qui exclut les mots d'origine chinoise arrivés ultérieurement, semblent d'origine austronésienne (méridionale), contre un quart d'origine ouralo-altaïque.

Et l'interrogation demeure : d'où venons-nous ? Pour savoir : qui som-

mes-nous ? Et inversement. Dans cette quête, le "nous" posé en tant que sujet collectif sinon national est aussi important que toute explication. Au-delà, c'est la question de la construction d'un pays et d'une nation qui est posée dans sa genèse et dans ses principes. C'est aussi un moyen récurrent, sur le long terme, de construire cette nation à travers l'image que s'en font ses dirigeants. L'idée que des vagues d'immigrants, donc d'"étrangers", aient massivement peuplé l'archipel japonais, même dans la plus haute Antiquité, heurte encore certains préjugés. L'Agence impériale, qui a la mainmise sur d'importants sites archéologiques comme les tumuli impériaux, redoute de voir écorner l'affirmation d'une monarchie strictement et "purement" japonaise.

Reconstitution du site de Yoshinogari (Saga-ken, Kyûshû)





Succès et dérives de l'archéologie de l'archipel

Cette quête des vestiges du passé, animée par des motivations académiques ou scientifiques, prend parfois un aspect plus ambigu : les comités départementaux, qui gèrent les fouilles locales en collaboration avec des équipes universitaires ou des sociétés privées d'archéologues professionnels, sont engagés dans une sorte de "course au trésor", chaque département rivalisant pour exhumer un site plus vaste ou plus ancien que celui découvert chez le voisin. [...] Dans un pays où l'homogénéité ethnique et culturelle fut longtemps érigée en dogme quasi officiel censé rendre compte des particularités du développement historique national, la recherche des origines s'inscrit dans un registre qui touche au plus profond des mentalités japonaises modernes. [...]

Des fouilles entreprises dans le nord-est du Japon depuis les années 1990 par une équipe privée d'archéologues dirigée par Fujimura Shinichi avaient ainsi mis au jour des sites paléolithiques datés de cent mille ans, puis de trois

cent mille ans et même de six cent mille ans. Déjà, les manuels scolaires s'approprièrent à officialiser la découverte. Et soudain, scandale ! M. Fujimura est filmé à son insu par un journaliste du journal Mainichi, seul à l'aube, en train d'enfouir des pierres dans le champ de fouilles. Confondu, l'archéologue avoue au cours d'une conférence de presse avoir cédé à la "pression" et avoir falsifié quelques-unes de ses "découvertes". [...]

Le grand médiéviste Amino Yoshihiko résume le problème : "Le vrai danger d'une archéologie sans lien avec la géologie, la biologie, l'anthropologie ou l'histoire, c'est une quête permanente des origines qui flatte les ego et séduit les bailleurs de fonds régionaux. Or, l'ancienneté n'a pas de sens en soi. L'objectif d'une recherche est justement de donner un sens aux choses établies, encore faut-il les établir de manière critique".

Pierre F. Souyri, "Les succès et les dérives de l'archéologie de l'archipel", *Le Monde*, 20 janvier 2001